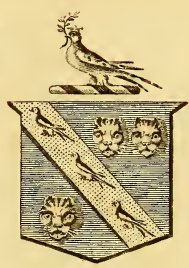

GAUDEO



George Fredrick Nott.



John Carter Brown.

LES FRANÇAIS

EN

PORTUGAL,

OU

RAPPORT

Veridique et impartial de la conduite, que les Français ont tenu dans ce Royaume, dès le 23 Novembre 1807, jusqu'au 15 Setambre 1808.

à Lisbonne,

Imprimerie Royale

an 1808.

Avec Permission.

Ce n'est pas le hazard qui régit le Monde : C'est la Vertu.

Montesquieu. Esprit des Loix.

LES FRANÇAIS EN PORTUGAL.

CITOYENS honnêtes et paisibles, hommes réligieux de touts les Pays, c'est à vous que j'adrésse ce Rapport singuliérement important, qui fournira matiére à vos reflexions.

Le PRINCE REGENT du Portugal avoit sacrifié la plus grande partie de ses trésors, pour conserver sa neutralité; il avoit cèdé aux ordres impérieux de la France, en fermant ses ports a l'Angleterre, et il s'étoit vu forcé, pour la soustraire a une infame injustice, de renvoyer de ses Etats la factorie Anglaise, qui transportoit ailleurs son industrie et ses richesses; playe horrible faite a son commerce, que n'a pas fait un Prince aussi bon, pour écarter de son peuple les maux qui le ménacoient? ah! combien ses espérances ont été deçués!

Les négotiations duroient encore, le 23 No-

vembre 1807 quand l'avis est donné au PRINCE REGENT, qu'une Colonne de l'Armée Française, commandée par le Général Laborde, étoit entrée a Villa Velha, et que toute l'armée, soidisant alliée, se portoit sur la Capitale, par une marche des plus violentes, signe évident d'un mauvais dessein : un Conseil d'état aussi tôt fut tenu, et la détermination y fut prise de transporter au Brésil la Famille Royale et les principaux Membres du Gouvernement.

A peine la nouvelle s'en fut répandue, que la consternation dévint générale: l'abbatement et la frayeur se peignirent sur tous le visages : quoique par un temps constament orageux, les bords du Tage furent couverts de la foule des habitants de Lisbonne, au travers des quels passoient des milliers de voitures, chargées d'éffets pretieux, qu'on déposoit sur la plage, en monceaux, pour étre embarquez; la plus grande agitation regnoit dans le port; tous les vaisseaux, toutes les barques récevoient, ou venoient chercher les nombreuses familles, qui fuyoient pour l'Amérique : au milieu de ce spectacle déchirant, parut le Prince excéssivement touché, qui accompagné de sa famille, et des larmes de ses sujets, s'embarqua le Jeudí 25 Novembre, a 4 heures du soir.

Cependant l'armée Française arrivoit à Abrantes, précédée du Général en Chef Junot, et d'une Proclamation à leur maniére. Au desespoir de ne pouvoir atteindre le Prince, ce Général détacha un homme sans dignité et sans caractére, l'ancien Consul Herman, qui se présenta le Samedí 27, pour l'enlacer, s'il étoit possible, et prévenir son

depart : une semblable députation obtint l'accueil qu'elle méritoit.

Le vent, qui avoit toujours été contraire, passant au nord, dans la matinée du Dimanche 28, le temps s'eclaircit, et le vaisseau, que montoit le Prince Régent, ayant mis déhors ses voiles, donna le signal de départ. Il sortit du port, a 8 heures du matin, suivi de l'Escadre et de touts les vaisseaux, qui avoient pu appareiller. S'ils eussent eu plus de temps, il n'en auroit pas résté un seul. Aprés la journée du Dimanche, qu'on peut appéller miraculeuse, le temps se rémit au mauvais, un ouragan furieux s'éléva, le Lundí 29, et etendit ses ravages de toutes parts: ce fut sous des torrents de pluye que parurent dans les chemins, qui conduisent à la Capitale, et dans les rues, l'armée Française, mais dans un état de délabrement, qui excitoit la pitié.

Représentez vous une multitude de Soldats, couverts de sarots de toile, marchant sans ordre, plusieurs sans armes, la plupart sans souliers, se trainant à peine, demi morts de fatigue et de faim, voyant expirer leurs camarades sur le grand chemin, et craignant le même sort, si jeunes et souffrant déja les horreurs de la misére, exprimant touts par leurs signes, le besoin de manger, aux tristes habitants, qu'ils trouvoient encore compatissants et charitables, malgré les excés, commis a leur passage: tel fut l'aspect bien peu imposant de l'armée Française, à son arrivée à Lisbonne, Ville somptueuse, accoutumée à des Troupes d'une belle tenue. Il est vrai que les corps qui suivirent, étoient réguliers, et d'une forme différente; mais ils ne

purent éffacer les prémieres impressions; quoique venues sans être appellées, ces Troupes devoient être logées; aussi les hopitaux furent encombrés de leurs malades; leurs Régiments furent placés dans les Couvents. Les maisons des particuliers furent assignées à leurs Officiers; et les Généraux choisirent les Palais, où ils furent traités d'une maniére splendide: pourquoi donc envoyerent-ils des Compagnies loger dan les Eglises, soumettant ces lieux saints aux plus indignes profanations: on dut juger déslors leur Réligion et leur Moralité. Il sembla au comencement que leur Politique seroit plus sage. Une Proclamation solemnelle affichée dans toutes les rues de la Capitale, annonça aux Portugais que l'Empereur des Français, Roi d'Italie et Protecteur de la Confedération du Rhin les prenoit sous son auguste protection, et que son Général en Chef, fidéle à ses intentions, les protegeroit. Les Portugais comptoient sur l'heureux effet de ces promesses; eux, qui, dociles aux ordres, et aux instructions, que leur avoit laissé le Prince, pleines d'expréssions vraiment paternelles, avoient reçu les Français, comme leurs alliés et leurs amis; eux, qui leur avoient livré, sans aucune résistence, leurs Forts, leurs Arsenaux, et leur Marine; eux, qui voyoient sans se plaindre, toute la fortune publique et particuliére, à leur disposition; eux enfin, qui avoient toujours chéri et respecté la Nation Française, qui la croyoient encore la Nation la plus noble, la plus polie, la plus éclairée de l'Europe, très Chrétienne, en un mot; la source et le modéle de touts les sentiments généreux, pou-

voient-ils douter qu'ils participeroient de ses avantages? Devoient-ils croire à une changement aussi inattendu! mais dés que les Portugais virent que le Général en Chef vint d'abord à l'opéra s'étaler à la loge du Prince et occuper son fauteuil; que les Généraux faisaint la saisie des propriétes, de la Couronne et de celles des ministres absents; qu'on avoit mis le sequestre sur touts les biens des grands seigneurs, en service actuel à la cour, qui avoient accompagné leur Souverain dans ses propres états : ce qui plongeoit dans l'indigence les familles les plus respectables du Royaume; qu'on soumettoit les négotiants à un emprunt forcé de cinq millions de livres; que la plupart des Militaires prenoient dans leurs maisons, un ton dur et absolu : dés qu'ils virent commettre touts ces actes, ils connurent que ces hôtes, étrangers à la loyauté Française, étoient devenus leurs maîtres.

Si les Français exercérent ainsi la domination, qu'ils avoient évidement usurpée, la protection de leur Empereur ne s'annonça pas d'une maniére plus favorable : le premier signe qu'il en donna à un Pays, qui avoit tout perdu à l'arrivée de ses Troupes, fut un Décret Imperial, datté de Milan le 23 Dezembre, qui imposoit une Contribution exorbitante de 100 millions de livres. Le pretexte n'en étoit pas même specieux. C'étoit, disoit-il, pour le rachat des propriétes particulieres, mais le Pays n'etoit pas conquis : le fait de leur entrée etoit trop notoire. Cette même assertion faisoit le fond de toutes leurs déclarations; les propriétés n'étoint donc point envahies; elles n'étoint donc pas dans le cas d'être rachetées.

Le mode de perception de la Contribution en surpassa encore la rigueur. Les Temples devoient être depouillés de leurs richesses. Il y eut un ordre formel d'envoyer à l'hotel des monnoyes, toute l'argenterie des Eglises, pour y être brisée et fondue: touts les Beneficiers, même ceux des deux Chapitres de la Capitale, dont la masse étoit attachée au Trésor public, et qui n'étoient point payés, furent taxés aux deux tiers de leur revenus, ainsi que toutes les communautés Réligieuses: touts les Offices, les Corporations des Corps et Metiers, touts les individus, reputez aisés, eurent leur taxe: les decimes furent triplées: en fin ce plan auroit doublé la contribution indubitablement; si les événements n'en eussent pas empéché l'entiére éxécution.

Faut-il donc s'etonner que l'ame des Portugais s'ouvrit à la haine, à la vengeance, à toutes les passions, contre leurs oppresseurs: ce n'est pas qu'ils ne fissent observer à leurs Troupes, une discipline éxacte, que leur police ne s'occuppat à prévenir les monopoles; qu'elle ne contribuat de tout son pouvoir, à empécher la hausse du prix des subsistances, qu'elle ne veillat au bon ordre, et à la surete publique: les Portugais auroient apprecié ces avantages; sils n'avoient pas senti un joug de fer, qui s'appésantissoit sur eux.

En effet on abattoit leurs armes, si sacrées pour une Nation fidéle, et on y substituoit les aigles impériales, signe de leur servitude: on abolissoit une Régence, crée par le Prince, et revétue de son autorité: on le déclaroit lui même, contre toute justice, et le droit des nations, déchu

de sa Souveraineté sur le Portugal : on plaçoit à la tête de toutes les Administrations, des Français, en qui la Nation n'avoit aucune confiance, et qu'elle répoussoit ; on leur assignoit de très gros appointements : on supprimoit, on réduisoit sans aucune forme convénable ; on suspendoit les travaux publics : on ne payoit pas ; on condamnoit ainsi la plupart des familles à la mendicité et jamais elle ne fut aussi rèpandue et n'atteignit autant de citoyens honétes, qui tendoient la main en suppliants, dans toutes les rues. Un gouvernement ombrageux, despotique avoit pris la place du gouvernement d'un Prince vertueux, dont l'unique pensée etoit le bonheur des susjets. Le Palais de l'Inquisition étoit devenu celui d'une inquisition d'état, dont on a éxagéré les exées ; mais qui avoit répandu la terreur dans touts les ordres ; par son appareil, ses espions, ses incarcérations multipliées. Il y avoit eu des exécutions Militaires éffrayantes : en fin presque touts les Décrets, émanés de l'autorité, portoient la peine de mort.

La Nation Portugaise abbattue ; ménacée d'ailleurs de la famine par le blocus de ses ports, et la non communication avec l'Espagne, gémissoit, depuis neuf mois, sous le poids de ses malheurs. encore s'ils eussent pu croire que les auteurs de leurs maux étoient chrétiens, qu'ils proféssoient leur sainte Réligion, que fidéles à ses preceptes, ils auroint pour eux des sentiments des fréres, les Portugais se seroient consolés par l'espoir de trouver dans les Français, des cœurs sensibles, compatissants, portés à adoucir leurs souffrances : mais que pouvoient ils attendre d'une armée, qui ne

pratiquoit aucun acte de Réligion, qui n'emmenoit avec elle aucun de ses Ministres, qui ne fournissoit à ses Soldats, à l'article de la mort, aucun secours, aucune consolation spirituelle; qui choisissoit le temps du Service Divin, aux jours consacrez au Seigneur, pour faire ses parades dans les places publiques: d'une armée dont les Chefs n'assistoient jamais à l'acte le plus essenciel du Culte Catholique, plaisantoient sur les Saints Mystéres, et affectoient le langage de l'impiété et du blasphéme. Ils disoient hautement qu'ils prétendoient commander une armée d'impies, sous l'absurde, l'abominable prétexte que la Réligion dans un Soldat affoiblit le courage. Comme si le Dieu de l'Univers n'étoit pas le Dieu des armées: maitre des événements, lui seul inspire, ou modére la valeur du Soldat, sélon qu'il le juge nécéssaire à ses desseins de miséricorde et de justice. Les meilleurs Soldats furent toujours les plus réligieux. Les guerriers fameux, qui ont illustré les divers ages de la Monarchie Française, tels que les Crillon, les Bayard, les Turenne, les Condés n'etoient jamais aussi grands, que lorsque mettant le genou à terre dans le champ de la victoire, ils en rendoient hommage à l'Eternel, dans le beau cantique d'actions de graces, auquel se méloient le bruit tonnant de l'artillérie, et tout l'eclat de la musique guerriére. Rien au monde n'enflamoit autant le courage, que cet acte de réligion, après la victoire. Oui sans doutte: la Réligion, ce frein si nécéssaire aux passions des hommes, l'est mille fois davantage à des hommes armés, elle seule peut les contenir, après le gain d'une

bataille, à la prise d'une Ville, au milieu d'un Pays conquis, en un mot; au moment où pour la gloire des armes, la clémence du vainqueur doit succéder à la vaillance du guerrier. Sans Réligion! ce seroit faire des Français une armée de barbares.

Il falloit bien s'attendre que l'état violent, auquel le Portugal se trouvoit réduit, ne seroit pas durable. La fureur des Portugais, excitée par tant d'outrages, devoit éclater nécéssairement, aussi les deux Provinces d'entre Douro e Minho, et Algarve, l'un au Nord, l'autre au Midi du Portugal, sécouérent le joug des Français, la prémiére animée par l'exemple du Général Espagnol Belesta, l'autre excitée par un élans sublime de valeur martiale et de patriotisme du Colonel Joseph Lopés, Gouverneur de Villa Real soutenu par le courage et la sagesse du Comte Monteiro Mor, Capitaine Général. Les Français eurent alors récours à leurs moyens ordinaires: ils remplirent les Gazétes Portugaises, rédigées par un de leurs principaux agents, d'assertions fausses et d'inépties. Ils avoient menti, absolument menti (pardonnez cette expression, que la force de la vérité m'arrache) ils avoient menti, en publiant constament que la joye publique avoit éclaté à leur arrivée en Portugal; qu'il y avoit eu des illuminations. que les Portugais se trouvoient heureux sous leur Gouvernement; qu'ils n'avoint aucun regret d'avoir perdu le Prince et la Famille Royale (aussi respectable qu'aucune qu'il y ait au monde). Qu'ils demandoient un nouveau Roy (sans y être forcés par la terreur et par l'intrigue). Que l'abondance et le contentement regnoient dans toute l'étendue du territoire Portugais. Ils continuoient

à mentir, en prétendant que le soulévement des Provinces n'avoient d'autre cause que les insinuations des Anglais, et leur or, et en répandant que les armées Françaises obténoient en Espagne des victoires signalées. A ces publications ils joignirent les moyens qu'ils jugérent plus efficaces; tels que la corruption, les ordres sécréts, les promesses, et les ménaces. Cependant le soulevément gagnant de proche en proche, le Général en Chef fut obligé d'envoyer sur différents points des Divisions cosidérables de son armée.

Les habitants de Leiria furent les prémiers, sur qui tomba sa vengeance; mais les Troupes n'eurent à exercer leur valeur, que contre une Ville ouverte un peuple sans défense; et une procéssion qu'ils prirent pour un attroupement sédilieux qu'ils taillérent en piéces, et dont ils rapportérent deux baniéres, qu'ils décorérent du nom Pompeux de drapeaux pris sur l'ennemi. Le bulletin de l'armée fut chargé d'invraisemblances, entr'autres celle de la perte d'un seul des leurs, contre six cent prétendus rébelles, à qui ils avoient fait mordre la poussiere.

Ils eurent plus d'obstacle, à vaincre à Béja tour à tour vaincus et vainqueurs, ils mirent la Ville à feu et à sang, ils la pillérent; mais il en couta la vie à une grande partie des leurs. Ils en rapporterent à Lisbonne plusieurs centaines de blessés et ils se virent forcés de l'abandonner.

La rétraite de l'Algarve avoit été honteuse et précipitée: celle de la haute Beira, faite par le Général Loyson, ne fut pas glorieuse. Il avoit marché pour Almeida, à la tête de cinq mille hommes, en apparence pour renforcer la garnison

de cette place; mais dans le vrai déssein d'aller s'emparer du Porto. Il s'engagea dans les montagnes, pour aller passer le fleuve Douro, à Pezo da Regoa, et gagner par ses bords cette Ville òpulente: mais continuélemente harcélé par les montagnards, il perdit son artillerie, ses bagages, une bonne partie de son armée: il marqua son rétour par le massacre, l'incendie et le pillage; comme il consțe de sa rélation officiéle et il ne parvint à ramener sa Division, qu'a la faveur des ordres, que le devancoient, de préparer 25 mille rations, pour un renfort de 25 mili hommes, venus d'Espagne. Cette fiction le sauva sans doute.

Evora fut un théatre d'horreur. Les habitants de cette grande Ville, comptant sur les secours des Espagnols, et sur leur propre courage, avoient rétabli le Gouvernement du PRINCE REGENT, au milieu des acclamations du peuple, et de touts les signes d'alegresse. A cette nouvélle, l'armée Française fut mise à la disposition du Général Loyson, qui marcha contre cette Ville infortunée, à la tête de dix mille hommes. L'armée couvroit la Ville; mais des dispositions contraires en avoient séparé plusieurs corps, elle soutint néamoins l'attaque de l'ennemi, et couvrit la campagne de ses morts; mais forcée à la rétraite, les Français entrérent dans la Ville, tuant, pillant, violant, incendiant, enfonçant les portes des Eglises, où ils se plongérent dans toute sortes d'abominations; ils commirent de gayeté de cœur les plus horribles sacriléges: ils poignardérent par préférence les Ministres du Sanctuaire: ils se cou-

vrirent, en un mot, de crime, de sang et d'opprobre: la maniére dont ils se vantérent ensuite de ces atrocités, la joie insultante qu'ils en témoignoient, les rélations pompeuses qu'ils en publioient, mettent le dernier sceau à la perversité humaine.

Le voilà hommes aveugles, prevenus, partisants enthousiastes du systeme Français, voilà l'abyme de misere où vous avez plongé votre Patrie: vous avez été a portée d'en sonder toute la profondeur. Avouez, me direz vous peut-être, que personne ne pouvoit penser qu'ils étoient capables de se porter à cet excés d'imposture et de méchanceté: j'avouerai aussi que, si malgré cela, vous persistez dans votre aveuglement, vous étes attaché à cet affreux parti, vous étes des monstres, dignes d'essuyer tout le poids de l'animadversion publique.

La voix du sang de tant d'innocentes victimes s'élévoit jusqu'au Ciel. Les priéres de tant de Chrétiens fervents, qui n'éspéroient que dans son sécours, furent exaucées, et le Portugal fut au moment de sa délivrance. Les Anglais, cette nation si noble, si généreuse et si vraye; les Anglais, que le pur amour de l'humanité a porté à des sacrifices aussi héroiques et qui seuls, se sont opposés véritablement à ce torrent dévastateur, qui a désolé la plus belle partie de l'Europe. Les Anglais, si fideles à leurs traités, à leurs alliances, à l'union antique et sacrée avec le Portugal, et que les injures et les provocations, aussi absurdes que grossiéres de leurs ennemis, n'atteindront jamais à l'élévation, où les a placés la reconnois-

sance de l'Univers, les Anglais portent des secours aussi prompts que considerables, sur les côtes du Portugal ; ils y jettent une armée d'environ 30 mille hommes. Le débarquement s'en fait, sans la moindre difficulté, et déja un corps considérable s'est réuni au. Près du Vimeiro en vain les Français réunissent leurs forces, les attaquent vaillamment, avant que la moitié de leurs Troupes soit descendue à terre; quoique en nombre superieur, ils sont battus dans les journées du 15 et 17 Aout, qui préparérent la bataille décisive du 21. En vain le Général en Chef dégarnit touts les forts, la Ville et emmena le reste de ses Troupes, leur défaite fut complete. Dans moins de 3 heures, ils eurent 4 mille hommes de tuez, 2 mille prisonniers, entr'eux deux Généraux; ils perdirent toute leur artillerie, touts leurs bagages et abandonnérent le Champ de Bataillie aux vainqueurs. Une suspension d'armes leur fut accordée; ils en profitérent pour se rétirer dans la plus grande précipitation et le plus grand désordre à Lisbonne, où ils arrivérent sanglants mutilés, et dans un état déplorable. Le peuple y étoit dans une si grande fermentation que s'il eut pu prendre ses mesures, il eut peut-être achevé de les exterminer, d'autant que des armées nombreuses et patriotiques venoient au secours de la Capitale, peut-être aussi furent ils redévables de leur salut, au Général Travot, Gouverneur de Lisbonne, en l'absence de son Chef, par son urbanité, sa prudence, sa probité éxacte et la confiance, que lui avoit mérité un caractére respectable, il calma les habitants, et prévint de leur part toute entreprise violente et hazardeuse

tel est l'ascendant de la vertu qu'on la respecte même dans un ennemi.

Entourés de forces puissantes, aux quelles il ne leur étoit pas possible de résister, et chargés de l'exécration publique, les Français resolurent enfin de se soumettre à une Capitulation, et ils la signérent le 30 Aout, ils se livrérent encore à des excés révoltants jusqu'an 15 Setembre qu'ils quiterent la Ville pour s'embarquer sur des vaisseaux de transport Anglais, ils délivrerent enfin les Portugais du poids affreux de leur présence.

Ils entendirent ce même jour, au temps de leur embarquement, les accênts de la joie publique retentir de la maniére la plus éclatante; surtout au coup de midi, lorsque le Pavillon Portugais fût arboré de nouveau à la Citadelle. Toute l'artillerie de la Ville, des Forts, des deux Rives du Tage, des Escadres annoncérent, par des salves répétées, cet heureux événement. L'étandard sacré purut tout-à-coup, flottant sur tous les clochers, sur toutes les tours sur touts les vaisseaux: mille girandoles de feu brilloient dans les airs. Les sons rédoublez des cloches, les vives, les acclamations du peuple, les tranports, portés jusqu'a l'enthousiasme, les félicitations, les embrassades des habitants de tous les ordres, qui inundoient les rues et les places publiques: touts ces objets réunis formoient le spectacle le plus ravissant, qui ait jamais affecté un cœur sensible.

Français, peuple jadis le plus doux, le plus aimable, le plus heureux de la terre, quand abjurérez vous ces mœurs féroces, si opposces à votre caractére et à votre propre bonheur? votre sang,

versé à grands flots, par vos propres mains, et sous la hache de vos bourreaux, n'a-t-il pas assez expié le crime de vos délires politiques? voulez vous y joindre encore celui des nations, qui vous entourent? que vous ont fait les hommes, pour perpetuer ainsi entre eux, la guerre, la calamité la plus désastreuse, qui puisse les affliger? voyez l'humanité souffrante et la Réligion éplorées: vous étes devenus les fleaux du monde. Semblables au frére homicide, vous portez sur vos fronts, dans les contrées étrangéres, un signe de proscription, qui éloigne de vous la société des autres hommes. Si vous avez etouffé sur votre sol, le monstre infernal de l'impiété, pourquoi en renouvellez vous au dehors les attentats, en poussant contre le Ciel des cris sacriléges, et en souillant les Temples de vos abominations? comment souffrez-vous que vos guerriers soyent des êtres sanguinaires, de vrais tigres, qui déchirent les entrailles des femmes et des enfants. Craignez la colére vengerésse du Dieu, tout puissant, et ne l'irrittez pas par des nouveaux crimes.

Honorez vos Chefs, fameux par tant d'exploits, et prodiguez leur toutes les récompenses, dues à leurs services; mais céssez de vous sacrifier à leur ambition: ne rassassiez plus leur soif, toujours rénaissante de l'or, au prix de votre sang; et que leur fortune ne s'accroisse pas de votre misére. Ils partagent à la verité vos travaux; mais ils ne partagent pas avec vous les trésors, qu'ils ramassent, avec une rapacité sans exemple; ils s'emparent des Palais des grands, pour y étaler leur faste et leur vanité, et ils vous laissent sous

vos tentes : leurs tables sont couvertés avec profusion de mêts exquis ; et vous mangez un pain de douleur : ils donnent des fétes brillantes ; tandis que vous languissez dans vos corps de garde. Est ce pour cela que vous quittez vos maisons, vos familles, une patrie chérie, que vous bravez les saisons et la mort, que vos vivez tristes et malheureux sur des bords etrangers ?

Français, depuis tant d'années, le jouet et la victime des factieux, qui vous promênent d'illusion en illusion, pour perpetuer leur tyrannie, revenez à vous même ; réprenez votre ancienne urbanité : songez que la gloire des armes doit céder à des triomphes plus solides. La guerre épuise les états ; la France se dépeuple ne croyez pas á des bulletins imposteurs : vos pertes sont immenses : faudra-t-il que vous y joignez celle de vos jeunes enfants, le tendre, l'unique espoir de la Patrie.

Rénoncez à des projets insensés : souvenez vous que ce qui éléva l'ancienne France, au dessus des nations, et qui lui mérita leur admiration et leur respect, ce fut l'amour de ses Rois, le génie de leur Ministres, la sagesse de ses Magistrats, l'honneur de son Militaire, la piété, la Science profonde de son clergé, le nombre de ses savants, la superiorité de ses artistes, le caractére heureux de ses habitants. Il ne tient qu'a vous de faire révivre ces temps fortunez. Ayez un Chef digne de vous : que la Nation soit elle même ; qu'elle foit livrée a sa propre impulsion, qu'elle soit libre et non subjuguée ; et les bons Citoyens, les vrais Français se rélévéront ; et la

France rénaitra, elle sortira d'une nuit profonde. Alors seulement vous fairez refleurir la Réligion, et la Justice ; vous verrez prospérer de nouveau l'Agriculture, et le Commerce : vous rétablirez dans touts les ordres, des mœurs pures et douces. Les richésses ne seront pas réservées aux seuls Agents d'un Gouvernement dur et oppressif. Vous jouiriez touts de bienfaits de l'abondance : un Gouvernement paternel s'occupera de votre bonheur ; il ne vous imposera pas des tributs énormes ; il ne vous soumettra point à de conscriptions cruelles, qui jettent la désolation dans vos familles ; vous rendrez la paix au monde et à vous méme ; les Nations voisines reprendront les communications utiles et amicales que vous avez rompues : celle qui a opposé par sa constance, une barriére à vos deseins pernicieux, secondera de ses nobles efforts, ceux que vous formerez pour la félicité générale : vous reprendrez votre rang parmi les Nations de l'Europe, et l'Univers entier applaudira à votre retour à la vertu.

FIN.

Jugement qu'a porté de l'ouvrage, un des premiers hommes d'état, qui servent l'Europe dans la crise actuelle.

Rélation vraie et energique, qui fait honneur au caractére, aux qualités, et aux vertus de l'Auteur, en défendant la Réligion, les Trônes, et la Cause de l'Humanité, sur des Principes, qui devroient diriger tous les Gouvernements, pour la grandeur et le bonheur de leurs Peuples.

RETRATO
DE LOS JESUITAS,
FORMADO AL NATURAL

Por los mas Sábios, y mas Ilustres Cathólicos.

JUICIO HECHO DE LOS JESUITAS,

Autorizado con auténticos, è innegables Teſtimonios, por los mayores, y mas eſclarecidos Hombres de la Igleſia, y del Eſtado: deſde el año de 1540, en que fue ſu Fundacion, haſta el de 1650.

TRADUCIDO DE PORTUGUES EN CASTELLANO,

Para deſterrar las obſtinadas preocupaciones, y voluntaria ceguedad de muchos incautos, è iluſos, que, contra el hermoſo reſplandor de la verdad, cierran los ojos.

Nullum ad nocendum tempus angustum est malis.
SENECA IN MED.

TERCERA IMPRESION.

CON SUPERIOR PERMISO

En MADRID, en la Oficina de la Viuda de ELISEO SANCHEZ.

Año de M.DCC.LXVIII.

